

*

Pour la énième fois un ministre de l'Éducation nationale recadre l'école primaire sur ce sujet : « l'apprentissage des fondamentaux », comme on dit quand le niveau qui monte, c'est celui que forment les illettrés. La fille de Dolto rameute tous les contestataires disponibles en prétextant qu'apprendre se fera au détriment de la maturité psychologique ; d'où cette proclamation, ébouriffante : « L'enfant saura lire mais pas diriger sa vie. » Alors que s'il ânonne, ça sera au moins du boulot assuré pour les Dolto's girls.

*

Spleen en Corrèze, Le Venin de la mélancolie, ces récits d'un désenchanté qui nous chuchote que, malgré tout, le monde et la vie sont fascinants, voilà le Tillinac qui me va. Je viens de lire son dernier roman, *Je nous revois...* Ce titre, superbe, promet beaucoup. Pour tenir, sans doute eût-il fallu que le livre soit plus court. L'intérêt se perd à cause d'une

profusion de personnages. Quand un romancier les multiplie, il me semble, bien que cela puisse paraître paradoxal, que ce n'est pas bon signe. On a l'impression de passer d'une fiche à l'autre, ça file le tournis, c'est du décor, au risque que ce soit nous qui partions dedans, bref, on a l'impression que c'est recourir à l'artifice pour simuler la vie.

Reste l'autre hypothèse : que je ne sois pas bon juge des romans. Autrement dit, il faudrait que j'en lise plus afin d'être un juge à qui pouvoir se fier. Hé, petite tête, où les trouverais-tu ? En effet, je ne me vois pas piller les librairies, et me retrouver sur la paille, voire sur celle d'un cachot. C'est pourquoi, moi qui ne reçois que deux ou trois livres par an, je me dis quelquefois que j'aimerais être en cheville avec un critique littéraire qui me fourguerait du stock. Quant à l'être moi-même, critique, donc servi au point que la maison en croulerait, je m'en repentirais vite, ce me semble. Lire afin de gagner des sous, ce ne serait plus ça, et ça le serait d'autant moins que je baliserais pour mon plaisir : rendre une copie, et à

heure dite, est-ce que cela ne le parasiterait pas? Et lit-on de la même façon quand l'esprit doit songer, durant la lecture, à ce qu'il va en dire? Dans l'autre plateau, qu'est-ce qui contrebalancerait? Être en vue, palper de la notoriété, bref, que de la vanité. Cette enquiquineuse, toujours envahissante, qui prétend nous mener par le bout du nez, réservons-lui, comme soupape, donc comme sortie... celle de nos livres. Et encore! Si cela nous vaccinait. Las! A-t-on jamais vu jouer cela, que la pile de nos livres fasse la courte échelle au *vanitas vanitatum*?

*

Bloy : la sébile dans une main, le goupillon dans l'autre, avec lequel, selon qu'on lui donne ou non, il asperge ou assomme.

*

Ce n'est pas de la tarte, à la belle saison, d'être à la galerie les dimanches. Comme le gros du public est à buller en quelque coin

champêtre, les rues sont à ceux qui en semaine rasant les murs : alcoolos, barjots, mafiosos – qu'on reconnaît à la dégaine qui marque mal et à ce regard fureteur, à la recherche du mauvais coup, fût-ce sur votre trombine. Et toute cette peuplade déjantée de s'aventurer là où c'est ouvert, dans cette galerie qui, à rebours de la coutume, un public impressionné et recueilli comme à l'église, subit la fine fleur de l'irrespect : l'alcoololo tangué devant quelques toiles en les tripotant et en rotant qu'il en ferait autant, même à jeun ; le barjot voudrait bien ajouter une touche avec le stylo qui traîne sur le livre d'or et qu'on ne voie qu'elle ; le mafioso consulte d'abord les prix et glaviote en douce si c'est pour lui du pipi de chat. Quand arrive dix-huit heures, j'ai l'impression d'avoir défendu l'expo du siècle.

*

1940, la déculottée, ses suites, voilà toujours de quoi ravitailler quelques heures de lecture. C'est ainsi, hasard de mes achats,

que j'ai revisité coup sur coup cette Histoire par deux versants opposés.

La Batterie errante, d'Yves Dautun, trouvé à la brocante. Je ne sais s'il existe beaucoup de récits sur mai-juin 40 écrits par les combattants eux-mêmes, au contraire de 14-18 où ça pullule, dont quelques-uns, dus aux Barbusse, Dorgelès, Genevoix, médaillent, en plus des valeureux, la littérature. Qu'en revanche les récits sur ce printemps 40, côté français, ne soient pas légion, ça se comprendrait : qui a pris la pâtée n'a pas le cœur à le chanter, ni même à l'ébruiter. Avoir une belle plume peut y décider. C'est le cas ici. Pour le reste, on va de surprises en stupéfaction. Le titre dit tout. La batterie en question se balade, mais pas dans le bon sens, pas au-devant de l'ennemi. En retraite, puis en déroute, puis en débâcle, telle aura été son équipée. On saurait tout cela? En gros, oui, à ceci près que ce fut sans se battre, et sur ordre! La batterie est-elle en position sur les bords de la Meuse? À peine l'armée allemande en vue, le commandement lui ordonne de décrocher, sans tirer un seul

boulet! Dès lors cette batterie va en découvrir de belles. Atteint-elle le front de repli où, croit-elle, elle pourra se repositionner parce que c'est la ligne fortifiée – casemates, blockhaus, barrages antichars, barbelés – qui défend l'ensemble de la frontière nord par où arrive l'attaque allemande? Plus personne! Toute cette ligne de défense cruciale a été vidée de ses hommes... Et dans le ciel, macache : pas un avion contre les stukas qui piquent à tout-va. L'auteur en est pour dégainer une métaphore, « Une main mystérieuse a débouclé la cuirasse sous laquelle bat le cœur de la France », et deux PV : Daladier? « Un ministre traître »; Gamelin? « Un général félon. » Je ne sais rien de ce Yves Dautun, sinon ce que nous apprend la chute de ce livre : il fut capturé et écrivit ce récit au stalag. Comme le livre est paru en 1942, serait-ce que Dautun ait été libéré cette année-là? Si tel fut le cas, et vu la conclusion qu'il tire de la défaite, à savoir que la France avait mérité cette punition, elle qui aura été avant-guerre « avilie, diminuée, prosternée devant les forces mauvaises,

prostituée aux juifs et aux maçons », nul doute qu'il a rejoint Vichy.

Avec le *Journal* d'Hélène Berr, on ne s'éloigne pas de Vichy, hélas. C'est l'heure du glas qui rassemble, au nom de leur race, tous les suspects. Hélène Berr tint ce *Journal* du 7 avril 1942 au 15 février 1944, elle fut arrêtée en mars, déportée, et mourut lors de l'évacuation d'Auschwitz par les SS. Elle avait vingt-trois ans. Ce sont là des pages qui nous accaparent. C'est mieux qu'un document, mieux que du pris sur le vif. Certes, ce *Journal* cumule ces deux aspects-là, qui ont leur prix, mais il n'en reste pas là. Ce qui frappe, et par là même constitue la force de frappe, c'est la puissance de l'intelligence, elle qui fouille sans relâche afin de mettre au jour les tenants et aboutissants du drame, afin de regarder en face ce qui s'abat sur vous parce que l'ennemi dénonce ce à quoi vous n'aviez pas prêté autrement attention, être juif, et voilà qui vous donne un destin dans le même temps qu'on vous le retire. Cette faculté d'approfondir, de cerner la complexité alors que se poser moins de

questions serait plus salubre, en résultera un débat de conscience permanent – genre : cette étoile jaune, faut-il ou non la porter? –, de même que plein de tourments quasi pascaliens à propos de la question juive : Berr ne veut pas la pitié mais que les gens comprennent; or, pour obtenir cela, elle devrait raconter aux autres ce qu'elle porte en elle, la souffrance terrible faite aux juifs, mais si elle procède ainsi, elle suscitera la pitié au lieu de la compréhension; et les autres, au mieux, entendront là-dedans mettons une sorte d'exégèse de son sort à elle plutôt qu'un appel à prendre en compte celui de tous les juifs. Ainsi va-t-elle de dilemme en dilemme, dont le plus angoissant, au fur et à mesure que les rafles progressent, s'énonce ainsi : fuir ou rester? Partir, se cacher, elle répute cela lâcheté, défection; rester, c'est risquer la déportation, elle sait cela, à moitié, elle ignore les chambres à gaz; et la déportation, elle préjuge que c'est éprouver, en plus de la douleur, les infinis regrets de n'avoir rien tenté pour y échapper, de ne pas s'être caché.

C'est de la lucidité qui jongle au bord du précipice. Malgré quoi, il lui devient impossible, parfois, de ne pas exploser. Ainsi, se promenant dans Paris, constatant combien d'affinités et d'amour la lient « aux pierres, au ciel, à l'histoire de Paris », entre-t-elle en fureur contre ces Allemands, « ces étrangers qui ne comprendraient jamais Paris ni la France » et qui pourtant avaient décidé qu'elle n'était ni française ni même une personne. Voici donc où Berr s'illustre : ce *Journal*, c'est celui d'une victime qui malgré tout veut dominer sa vie et lui restituer cette valeur que lui dénie les proscriptions. C'est aller tête haute et signer, pour tous les suppliciés, une splendide épitaphe.

*

Écoutant *Le Masque et la Plume* où on parle des *Mémoires* de Sollers, j'apprends que son père avait une usine. Ce qui s'y fabriquait ? Des casseroles. On dirait un gag. En bon fils, lui les collectionna.